

Le Sabbat à Uchizy

in : *Courrier de Saône-et-Loire*, 10 janvier 1879 (site Retronews)

Nous extrayons d'une brochure publiée sur Uchizy, par notre confrère M. Dessolins, la légende suivante :

Uchizy n'offre pas un vaste champ d'exploration à l'amateur de merveilleux. Les légendes locales sont peu nombreuses ; elles manquent surtout d'originalité.

Il y a bien celle des Trois Fées...

Chaque nuit, ces demoiselles faisaient une triple apparition aux abords de la fontaine, et durant de longues heures l'onde réfléchissait leur blanche image aux clartés vacillantes de la lune.

Que venaient-elles faire en ces lieux humides ? Nul ne l'a jamais su. Mais leur influence ne pouvait être dangereuse, car on n'établit pas qu'elles aient détourné de sa route le moindre gars d'Uchizy attardé devers la Fontaine, ni jeté le moindre sort sur aucune pastourelle naïve.

Il y avait une fois au Chizy, un petit violoneux, tout vieillot et tout peut, qui était en vérité, un drôle de corps.

Ce violoneux avait deux passions : l'une lui permettait de gagner l'argent que l'autre lui faisait dépenser.

Il aimait la musique -sa musique à lui- avec fureur ; il jouait non seulement aux noces et dans les bals champêtres, mais à table, au lit, en parlant, en dansant, en se rasant... ce qui semblerait un peu osé, ailleurs que dans une légende ! Ajoutons encore qu'il était ambidextre. A ce compte, et vu la rareté des violoneux à Uchizy, notre homme empochait un nombre respectable de pistoles. Au surplus, rieur et gaudrioleur comme nul autre. Pas de bonne fête sans lui à six lieues alentour. Le malheur voulait, par contre, qu'il possédât entre le nez et le menton une cavité au fond de laquelle on aurait juré que sa nourrice avait oublié une éponge, tellement le violoneux y pouvait introduire de liquide sans en paraître incommodé. Seulement c'était une dégringolade des gros sous gagnés le matin ! Et voilà pourquoi le violoneux chizerot n'était pas riche du tout.

Mais s'il adorait la musique, il ne chérissait pas moins la bouteille ; si bien que, de ses deux passions, l'une noble, l'autre méprisable, on n'eût pu dire laquelle lui tenait davantage à cœur. C'est ainsi toujours que l'humanité a le front dans les étoiles et les pieds dans la boue.

Ce que je vous conte là se passait vers la fin du siècle dernier.

Une jolie fille d'Uchizy avait obtenu de ses parents la permission d'épouser un garçon de la commune de Clessé, chose encore très rare en ce temps là, et, pour éviter les reproches et les

charivaris qu'on n'eût pas manqué de faire aux époux si la noce ce fût célébré à Uchizy, on avait décidé que la Chizerotte et sa famille se rendraient chez les gens du promis, lesquels étaient de bons cultivateurs fort à leur aise, qui tenaient à bien faire les choses.

Point n'est besoin de dire que le petit violoneux et son instrument avait été priés de venir l'un portant l'autre.

Ils partirent donc : le violoneux bien guilleret, lesté d'une chopine d'eau de vie blanche ; le violon , astiqué, reluisant tout comme neuf. Quand l'artiste parvint à Clessé, le fiancé était encore campé devant la porte de ses propres parents qui, vu la circonstance, avaient enfermé la Chizerotte dans leur maison pour que l'on infligeât à leur fils les épreuves d'usage.

Par les fentes de l'huis, les commères lui adressaient d'innombrables questions, toutes plus saugrenues les unes que les autres ; par exemple celle-ci :

« Pourrais-tu faire un char d'épines, pieds nus, sans te piquer les pieds ? »

Et le patient de réfléchir et d'éviter le piège en répondant :

« je ne ferais pas, parce que ça ne se peut faire ! »

Éclats de rire sur toute la ligne, dans la maison et au dehors. Des fenêtres du grenier, du rebord de la toiture, du haut des arbres s'était, lors, abattue sur notre malheureux fiancé une grêle de projectiles blancs et ovales, bruns et tachetés de violets, ou verts ou rouges... qui rebondissait sur sa tête, sur son dos et sur ses mains et tombaient à terre avec le crépitement d'une fusillade bien nourrie.

C'est ce qu'on appelle : semer les épousailles.

Lui ne se fâchait pas, ramassait des poignées de haricots, de fèves et les renvoyait joyeusement aux bombardeurs. Enfin, il fut introduit chez lui, comme il l'eût été chez sa promise, si la noce ce fût faite à Uchizy plutôt qu'à Clessé.

Là, il lui fallut chercher sa femme. Vous connaissez le cérémonial. Nous l'avons décrit plus haut.

Ah ! Cette fois, la cachette était bravement inventée, allez !

Un tonneau vide à la cave recelait dans ses vastes flans l'objet des amours du garçon et ce ne fut que grâce à la fatigue du dit objet, lequel étouffait littéralement et cria merci haut et fort, que le fiancé découvrit la ruse.

A table, où l'on se mit de bonne heure, notre musicien fut placé à côté du parrain de la mariée, énorme compère qui, buvant presque impunément, entendait qu'on lui tînt tête.

Le petit violoneux éprouvait déjà quelque trouble dans les idées quand vint la fin du repas.

L'héroïne de la fête ayant été priée de chanter, chanta la Départiau, qui est proprement la chanson de la mariée, et qu'on ne manque jamais de réclamer en semblable occurrence. Pensez si mon violoneux l'accompagna sur son violon !

Quand ce fut son tour, il fit merveille : son archet fébrile glissait entre ses doigts et tirait des entrailles du violon des sons follement diabolique. On eut dit la ronde du Sabbat, dirigée par Lucifer. L'artiste lui-même était surpris par l'étrangeté de son jeu...

Il était fort tard quand les braves gens songèrent à se séparer. Mon violoneux, lesté d'une chopine d'eau de vie de gêne et d'une double pistole pour sa peine, plaça son instrument sous son bras et prit sa course devers Uchizy. Il voulut couper au plus court, car ses jambes lui refusaient leur service et sa tête était lourde.

Mais comme il côtoyait d'une part un petit bois, et d'autre part un marais, il vit...

Comment peindrai-je cela ? D'abord une faible lumière tremblotante qui rasait le marécage, traversait le chemin et courait se perdre sur la cime des arbres.

Puis deux lumières toutes pareilles, puis cinq, puis dix, puis cent...

De sorte que le violoneux devenait peu à peu le centre autour duquel tourbillonnait cette ronde d'un nouveau genre.

Les petites flammes étaient tantôt bleues, tantôt blanches, tantôt vertes, suivant qu'elles s'élevaient à l'horizon, éclairaient la route ou brillaient sur le feuillage. Mon violoneux frissonnait de tout son petit corps.

Mais que devint-il, juste ciel ! Lorsqu'il aperçut que le cercle des lueurs se rétrécissait de plus en plus et que lui, violoneux était menacé de n'en pouvoir sortir !

Cela se fit pourtant.

Et les follets dansaient, dansaient, grandissant et s'élargissant. Il y en avait un qui ressemblait au gros parrain de la mariée de Clessé ; un autre qui remuait sa robe comme la demoiselle d'honneur...

Certes, il les reconnaissait !

Le petit musicien tira son violon de son étui et se prit à jouer... Oui, puisque les lumières du Sabbat étaient en humeur de danser, il leur fallait bailler un violoneux...

Eh bien ! Dansez, damnés, valsez, voici des menuets, et des gavottes, et des contredanses et des polkas, tout ce qu'il y a de plus nouveaux à Paris ! En veux-tu ? En voilà !

Ce n'étaient plus cent feux follets qui entouraient maintenant l'enragé petit homme : c'était deux ou trois mille !

L'air en était rempli, et pourtant leur clarté ne chassait pas les ténèbres à l'horizon.

Deux ou trois fois le Chizerot, sans quitter l'archet, cria :

- Voulez-vous me laisser passer ?

La première fois, un éclat de rire strident lui répondit.

Une corde de son violon se brisa.

La seconde et la troisième fois, c'est de l'âme de son violon elle-même que parut s'élever la réponse négative ou moqueuse. Et deux autres cordes se brisaient en jetant un plaintif soupir.

Le violoneux raclait toujours. Mieux même... il dansait en s'accompagnait. Il parlait aux fées, aux demoiselles, aux esprits des eaux et des bois ; il les implorait, la sueur au front, d'une langue quasi paralysée par la folie et l'ivresse.

Mais le Sabbat était inexorable !

La dernière corde du violon cassée, le violoneux se mit à rire d'un rire sans fin, qui fit retentir les échos ; puis il tomba...

A l'aube, on retrouva le pauvre peut-être tapi dans le fond d'un hallier ; il tenait entre ses mains son violon muet ; il grimaçait le plus insensé des sourires et bégayait des mots incompréhensibles.

Ce fut seulement plus tard que, calmé, le petit violoneux put raconter les incidents terribles de la nuit.

Telle est la légende du Sabbat à Uchizy.